



TIOUHIHI !

Le crachin, cette pluie froide et pénétrante de la zone forestière malgache de haute altitude, ne cesse d'envelopper la montagne depuis cinq jours.

Cinq jours pendant lesquels les porteurs me suivent à travers les broussailles, par des sentiers de zébu.

Ils vont mornes et résignés, s'arrêtant toutes les minutes pour arracher de leurs jambes nues les sangsues filiformes, ces horribles petites bestioles qui foisonnent dans la grande forêt de l'Est, par les périodes humides.

Il faut passer la nuit au milieu des bois, dans de pauvres cases *tanala* ⁽¹⁾, en bambous déroulés et tressés presque à claire-voie. Le soir venu, un feu de bois mouillé y relève quelque peu la température ; une fumée intense et suffocante chasse à peu près les moustiques, mais non la vermine : rats, souris, punaises, puces et cafards courent de tous côtés.

Et rien à manger que des régimes de maïs vert, grillés devant le feu. Ni riz, ni patates, ni manioc, ni bananes rien de ce que demandent les porteurs *betsileos*.

Trempés et grelottants, ils vont à demi-nus, geignant chaque jour davantage : « *Ratsy n'tanana ; tsy misv vary. Ratsy m'andro, mangatsiaka* » ⁽²⁾.

Le cinquième jour, nous approchons d'une grande vallée ; au cours de l'après-midi, le sentier débouche sur une piste fréquentée des humains. Les *bourjanes* reprennent leur marche souple habituelle ; les pieds nus claquent sur l'argile rouge.

Le terrain s'incline ; la piste suit l'arête d'un promontoire, crête étroite dominant d'abrupts versants que l'on devine dans le brouillard. On entend le bruit des cascades qui tombent du plateau dans la vallée.

Et tout d'un coup, le voile de brunie se déchire ; le soleil éclaire vivement la forêt ; une vapeur chaude s'élève de partout. C'est une complète transformation : nous passons sans transition du froid à une température d'étuve : il faut enlever le manteau.

¹ Village de la forêt.

² Mauvais village ; pas de riz ; mauvaise journée ; il fait froid.

Devant nous est une large et profonde coupure : le fleuve Manaujary, déjà puissant, roule ses eaux au fond de la vallée. Des villages apparaissent ça et là au pied des versants. Dans les rizières, des files de *ramatoa* ⁽³⁾ font la cueillette du riz ; la brise agite comme des éventails les feuilles des bananiers : une lumière éblouissante éclaire et met en relief tous les détails du paysage.

Sur le plateau en face, le vent déchire les nuages et en emporte les débris vers l'Ouest, Sur quelques pitons, ce qui en reste se condense rapidement. C'est le beau temps, c'est la chaleur ; et là-bas, dans les cases de la vallée, ce sera le bon gîte et la nourriture abondante.

Un tel spectacle reconforte tout le monde et ramène un bon sourire sur les faces brunes des porteurs. Et d'un même élan, tous se précipitent vers la vallée hospitalière, tandis qu'un cri, vingt fois répété, éclate : « tiou ! tiouhi ! tiouhihi ! tiouhihihi ! »

Une véritable trombe d'eau dévale sur le pays. Les porteurs ont placé leur *rabana* ⁽⁴⁾ sous les charges : sur mon filanjana, malgré mon parapluie de brousse, je suis ruisselant et l'on tordrait mes vêtements.

D'un, côté de la piste, c'est un versant de montagne ; de l'autre, un marais bordant un cours d'eau. Et aucune case n'est en vue.

En avant de nous, dans la vallée, des indigènes tout nus, sans souci de la pluie, font manœuvrer leurs bœufs dans le marécage, afin de piétiner le terrain pour préparer la rizière.

Ils sautent et bondissent comme des diables, hurlant de toute la force de leurs poumons, affolant le troupeau, qui avance, tourne, recule, vire, galope, faisant gicler la vase, et piétinant la glèbe ruisselante où l'on sèmera le riz nourricier.

Et voilà qu'à un détours de la piste, un groupe de *ramatoa*. toutes nues bondissent à notre rencontre.

Pour se protéger des paquets d'eau qui tombent du ciel, elles n'ont rien trouvé de mieux que d'enlever leur *rabana*, de la placer au fond de leur *sobika* ⁽⁵⁾, et de se coiffer du tout. Elles courent, courent, tête baissée, ne voyant que le coin de piste sur lequel se posent leurs pieds.

Brusquement, un arrêt : hommes et femmes se trouvent face à face. En un clin d'œil, les *sobika* se déplacent, couvrant les corps, en boucliers devant le bas du buste ; un effroi se lit dans les yeux des *ramatoa* : des yeux doux, de biche craintive.

Une seconde d'indécision à peine, puis la harde fait demi-tour sur place. En une fuite éperdue, les femmes gagnent les sentiers de la forêt où elles disparaissent.

Et l'équipe des porteurs, à son tour, s'élanche sur la piste, pendant que de toutes les bouches, une clameur joyeuse s'élève : « tiou ! tiouhi ! tiouhihi ! tiouhihihi !... »

*

* *

³ Femme indigène.

⁴ Chemise en toile grossière.

⁵ Panier en jonc.

Nous débouchons de la forêt à la nuit tombante : un piroguier nous a fait perdre beaucoup de temps pour la traversée d'une vallée marécageuse.

Heureusement la lune, à son déclin, éclaire quelque peu le paysage.

Du village situé dans la vallée, nous apercevons les lueurs à travers les cloisons, et nous entendons les coups sourds des *amponga* ⁶). Electrisés, les hommes hâtent le pas vers les cases hospitalières où l'on mange, où l'on danse, où l'on dort.

Tout à coup, une clameur sauvage s'élève : tiou ! tiouhi ! tiouhihi ! tiouhihihi !

Dans une galopade effrénée, une bande de ramatoa affolées débouche sur la pelouse, suivie de la horde des mâles lancée à leur poursuite.

Le spectacle est si étrange, si troublant, si saisissant que les porteurs s'arrêtent figés sur place. Et tout surpris, presque bouleversé, je crie à mon garde indigène : « Qu'est-ce ? Que signifie cela ?

– Je n'ose pas vous dire ; j'ai honte... Ce sont des sauvages. »

Dans le village où nous entrons, il ne reste que les vieillards et les enfants. La poursuite se continue au loin, accompagnée du tam-tam, et se terminera dans les cases isolées, au bord des rizières.

Et longtemps encore, j'écoute les échos de la saturnale : coups *d'amponga* et cris de ceux qui s'excitent à la curée : « tiou ! tiouhi ! tiouhihi ! tiouhihihihi !... »

« *Tiouhihi ! Cri sauvage et mystérieux qui roule dans les collines vosgiennes les soirs de noce et de bataille* », selon l'exacte définition de mon maître E. Mathis, avec quel émoi je t'ai entendu retentir sur la terre malgache !

Et je me demande toujours si c'est une onomatopée, un simple cri d'homme primitif, ou bien si nos aïeux de la montagne vosgienne et les anciennes peuplades de la Grande-Ile ne le tenaient pas d'ancêtres communs, venus de l'Orient lointain et mystérieux.

J. VALENTIN.



⁶ Tambour indigène.